

---

---

« Ressusciter à tout âge »

Marc 5, 21-43

*Jésus regagna l'autre rive en bateau, et une grande foule se rassembla auprès de lui. Il était au bord de la mer. Un des chefs de la synagogue, nommé Jaïros, arrive ; le voyant, il tombe à ses pieds et le supplie instamment : Ma fille est sur le point de mourir ; viens, impose-lui les mains, afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. Il s'en alla avec lui. Une grande foule le suivait et le pressait de toutes parts.*

*Or il y avait là une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans. Elle avait beaucoup souffert du fait de nombreux médecins, et elle avait dépensé tout ce qu'elle possédait sans en tirer aucun avantage ; au contraire, son état avait plutôt empiré. Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule, par-derrière, et toucha son vêtement. Car elle disait : Si je touche ne serait-ce que ses vêtements, je serai sauvée ! Aussitôt sa perte de sang s'arrêta, et elle sut, dans son corps, qu'elle était guérie de son mal.*

*Jésus sut aussitôt, en lui-même, qu'une force était sortie de lui. Il se retourna dans la foule et se mit à dire : Qui a touché mes vêtements ? Ses disciples lui disaient : Tu vois la foule qui te presse de toutes parts, et tu dis : « Qui m'a touché ? » Mais il regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela. Sachant ce qui lui était arrivé, la femme, tremblant de peur, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Mais il lui dit : Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal.*

*Il parlait encore lorsque arrivent de chez le chef de la synagogue des gens qui disent : Ta fille est morte ; pourquoi importuner encore le maître ? Mais Jésus, qui avait surpris ces paroles, dit au chef de la synagogue : N'aie pas peur, crois seulement. Et il ne laissa personne l'accompagner, si ce n'est Pierre, Jacques et Jean, frère de Jacques. Ils arrivent chez le chef de la synagogue ; là il voit de l'agitation, des gens qui pleurent et qui poussent de grands cris. Il entre et leur dit : Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte : elle dort. Eux se moquaient de lui. Mais lui les chasse tous, prend avec lui le père et la mère de l'enfant, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, et il entre là où se trouvait l'enfant. Il saisit l'enfant par la main et lui dit : Talitha koum, ce qui se traduit : Jeune fille, je te le dis, réveille-toi ! Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher — en effet, elle avait douze ans. Ils furent saisis d'une grande stupéfaction. Il leur fit de sévères recommandations pour que personne ne le sache, et il dit de lui donner à manger.*

Une femme qui, en pleine maturité, choisit de se laisser saisir par la grâce de Dieu et une petite fille encore un nourrisson, qui reçoit le signe visible de la grâce invisible de Dieu : voilà ce que ce jour nous a permis de partager ce matin dans cette église où quiconque est accueilli sans condition. Et comme un écho biblique : Deux femmes, dans l'Évangile de Marc, l'une adulte et malade depuis douze ans et l'autre enfant, âgée de l'âge même de la maladie de l'autre et qu'on tient pour morte durant quelques instants. Comment ce récit nous est-il donné ? Comment le tissage de ces vies et de ces récits de vie nous est-il donné ?

Il faut que je vous dise que nous avons choisi, il y a longtemps, ce texte avec Chantal dans son chemin vers ce jour. Sans penser qu'une petite fille se ferait baptiser précisément le même jour.

Bien sûr rien de comparable entre le drame qui se joue pour la femme qui touche le vêtement de Jésus et bien sûr, aucune crainte pour la petite Alice quant à sa santé à la différence de ce qui se passe pour l'enfant de l'Évangile de Jean ; mais le petit miracle, c'est que l'Évangile rapproche deux destins féminins à des âges différents pour faire résonner en nous la force de la résurrection et que deux destins féminins se présentent dans notre communauté ce jour même.

Cette nouvelle vie qui s'ouvre pour l'une et l'autre des héroïnes bibliques est aussi une nouvelle vie pour nos héroïnes du jour.

Mais voyons cet étrange récit.

D'abord, une fillette qui est au plus mal, puis une histoire de femme qui perd du sang, puis de nouveau la fillette. Le bibliste J. R Edwards appelle cela délicieusement « Markian sandwiches » Les sandwiches à la mode de Marc si vous voulez. Il a étudié cette drôle de façon d'emboîter les récits et s'est aperçu que lorsque l'Évangéliste Marc a recours à ce procédé, le récit B emboîté dans le récit A donne sa signification à l'ensemble.

Alors, que dit-il ce récit B ? Il raconte qu'une femme atteinte de règles irrégulières se faufilait dans la foule pour venir toucher le pan du manteau de Jésus afin d'être sauvée. On se demande, de nos jours, pourquoi ce serait si grave. Même si notre société est enfin en train de reconnaître que quelques jours par mois les femmes ont parfois besoin de quelques heures de repos pour des particularités physiologiques qu'elles n'ont pas choisies et qui font pourtant partie de leur vie jusqu'à une date tardive de leur vie.

Ce récit nous livre la détresse bien réelle de cette femme. Dans son contexte, cette femme est en impureté perpétuelle si l'on regarde la loi religieuse sous laquelle elle vit. Dans Lévitique 15, 25 on lit que tout ce qui concerne les règles des femmes les rend impures ainsi que tout ce qu'elles touchent pendant sept jours. Toutefois, dans le Talmud de Babylone, plus récent que l'Évangile de Marc, mais qui laisse entrevoir son origine antique il est écrit que : « *la femme dont les menstrues ne sont pas régulières ne doit pas avoir de relations sexuelles, elle ne peut prétendre à sa dot, ni au fruit de ses biens propres, ni à une pension, ni à compensation pour l'usure de sa garde-robe ; son mari doit la renvoyer et ne jamais la reprendre.* »

Bref, cette femme devient de fait une marginale, précaire et ostracisée. À quelle vie peut-elle prétendre ? Dans une impasse, elle a l'audace, un certain jour où la foule est nombreuse, de venir toucher le vêtement de Jésus. Dans d'autres Évangiles, on précise que l'on touche le pan du manteau de Jésus ce qui revient à toucher les houppes qui pendent au châle qui lui sert de manteau. Ces houppes sont, dans la tenue vestimentaire des hommes juifs de cette époque, des rappels symboliques de la loi de Moïse. La femme hémorroïsse vient toucher Jésus dans son observance de la loi. Ce récit n'a rien d'un récit de miracle, ni par sa structure, ni son but dont Jésus ne sait rien ; il se fait surprendre et quand la femme dira qu'elle est

guérie, sa parole ne valant rien devant les autorités religieuses, parce qu'elle est une femme, elle n'accrédite pas que Jésus a accompli un miracle. Ce que fait la femme en tremblant, c'est une *téchouva*. C'est-à-dire qu'elle avoue son impureté et ce qu'elle a fait à Jésus comme si elle le faisait devant Dieu. Cette notion de repentir est particulièrement présente lors de la fête du grand pardon, le Yom Kippour, moment de profond repentir des fidèles qui peuvent demander pardon directement à ceux qu'ils ont offensés. Ce jour du pardon, le Jour, comme on l'appelle aussi, commence pour nos frères et sœurs juifs ce soir même.

Dans son article : *Deux guérisons un jour de Kippour*, Thierry Murcia démontre que ces guérisons emboîtées se déroulent un jour de Kippour et, pour le prouver, il remonte à un emboîtement plus large encore, en recourant à l'histoire qui précède les deux récits de miracles : le possédé guéri par Jésus et dont les légions d'esprits impurs vont se placer dans des porcs, lesquels se précipitent dans le vide. Ce jour là, tout le troupeau meurt. Tout cela fait furieusement penser à ce rite du Yom Kippour qui consiste à tirer au sort entre deux boucs et en envoyer un à *Azazel*, c'est-à-dire au diable, chargé des péchés, des fautes de tout le peuple. On peut se demander ce que devient le bouc malchanceux, et où il termine sa course ; eh bien, il est précipité dans le vide pour être sûr qu'il ne revienne jamais.

Et la petite fille ? Que vient faire son histoire dans ce sandwich de récits bibliques ? On la croit morte, ce qu'elle n'est pas. Jésus insiste pour entrer voir et finit par dire « talitha koum », « jeune fille réveille-toi » et « donnez-lui à manger ». Là encore, rien de très miraculeux au bout du compte. Mais si cette histoire se déroule un jour de Kippour, cela prend tout son sens en effet, c'est la seule fête où le jeûne est obligatoire, et on initia les enfants à jeûner quelques heures à partir de dix ans ; mais à douze ans, ils devaient jeûner comme des grands.

Cette jeune fille est inanimée à cause d'une jeûne qu'elle ne supporte pas. De la mort à l'hypoglycémie, le drame perd tout à coup son intensité et ceux qui se moquaient de lui parce qu'ils ne croyaient pas à la mort de la petite, se retrouvent du côté du ridicule. Sont-ils si incapables de critiquer l'usage qu'ils font de la loi ?

Dans cette chorégraphie à la mode de Marc, ces récits nous montrent que Jésus réinterprète le Kippour, le grand pardon, et il nous invite à y voir le pardon de Dieu pour les êtres humains et non contre eux. Il transgresse toutes les règles de pureté pour se placer délibérément avec celles et ceux qui souffrent de l'interdit et du mauvais usage de la loi. Le possédé vit parmi les morts, la femme est en impureté perpétuelle et la maison du chef de la synagogue est impure parce qu'une jeune fille est censée y être morte.

Jésus passe dans tous ces récits, tel le bouc émissaire de la fête de Kippour et démystifie le mal dont on se sert pour asservir les plus faibles de la société d'alors : les malades et les femmes. En compromettant sa pureté rituelle, il prend sur lui ce qui est invivable dans la loi des hommes pour redonner la vie à ces êtres dont on nie une part de l'existence comme si cette part dépendait d'eux alors

qu'elle les précède. Il redonne vie au possédé qui vit dans les tombeaux et qui est atteint d'un mal contre lequel il ne peut rien, comme il la redonne à la femme qui est elle aussi impuissante à changer ce qui dérange tant la logique de sa société basée sur la procréation, ainsi qu'à la jeune fille de douze ans qui a besoin de manger plutôt que de jeûner si elle veut pouvoir tenir debout. En relevant les contradictions intenable d'une loi devenue injuste à force de ne pas prendre en compte l'humanité de chacun, Jésus accomplit le pardon de Dieu sans faire porter le poids d'une loi accablante à ces êtres fragiles qui ont besoin d'un salut. Il rappelle la valeur libératrice de la loi de Moïse. Mais ce faisant, il sépare le véritable mal, dont les êtres ne sont pas responsables, de la culpabilité construite par des règles religieuses et sociales.

Si ces récits sont des exemples qui valent pour des thèses en faveur d'une grâce de Dieu qui précède la loi religieuse des hommes, alors l'emboîtement des récits fait de l'histoire de la femme hémorroïsse la clé du Kippour. Elle est sauvée par la seule déclaration personnelle de son salut, par sa *téchouva* intime. Le pardon de Dieu est une affaire entre la foi de cette femme et Dieu et aucun dignitaire d'aucun temple ne peut régler ce fait. Jésus affirme : « ta foi t'a sauvée ». Et ce rappel indique pour la jeune fille qu'on croyait morte que ce salut de Dieu est là pour que chacun puisse être relevé devant Dieu « talitha koum », « jeune fille, réveille-toi ! ».

Alors, qu'annonçons-nous dans nos religions encore aujourd'hui ? Des règles pour contraindre à l'impossible ? le mythe d'une humanité parfaite que l'observance des dogmes permettrait de diviniser ?

Quelle est cette eau dont nous baptisons les enfants et les adultes ? Est-ce l'eau lustrale du Temple qui cherche à purifier ce qui nous semble impur ou l'eau d'un baptême qui rappelle la parole de grâce de Dieu : « Celui-ci, celle-ci est mon enfant bien-aimé, en lui j'ai mis ma joie ! »

Aujourd'hui, nous avons entendu la parole sincère d'une femme et sa relation à cette grâce qui redit sans cesse à chacun : « réveille-toi, tiens-toi debout, tu es aimé tel que tu es ».

Aujourd'hui nous avons annoncé cette grâce à une toute petite fille qui sera une fillette de douze ans un jour et une femme plus tard, et à chaque âge de sa vie, elle aura besoin de cette parole de grâce de celles et ceux qui déclarent croire en un Dieu qui libère. Serons-nous là pour démasquer le ridicule d'une religion qui place l'essentiel dans des dogmes qui contraignent sans libérer ? Serons-nous là pour affirmer que seule son dialogue libre avec Dieu fait autorité ? Serons-nous là pour dénoncer les regards qui utilisent Dieu pour mieux culpabiliser et manipuler les consciences ?

Chantal et Alice marchent dans le peuple immense des enfants de Dieu, chacune à leur façon, elles inventeront demain sans renoncer à quelque partie de leur vie. C'est complètes et entières que Dieu les aime et les accueille, avec leurs forces et leurs faiblesses, avec leur corps, leur sensibilité, leur affectivité et tout ce qui reste à découvrir dans leur vie. Alors, comme dans une résurrection qui n'en finit jamais, à chaque âge, que cette communauté puisse leur dire avec foi les paroles qui écartent d'elles les fausses morts : « talitha koum ! » AMEN.